

{...} Trois jours après, c'est mon plus jeune frère Antoine, âgé de 15 ans, qui arrivait après un voyage interminable et hasardeux depuis Biarritz. Il venait de conduire l'une des voitures des Kergorlay, chargée de femmes et d'enfants, de la Normandie au Pays-Basque, suivi de l'oncle Octave, au volant d'une Buick pleine-elle-aussi. En trois jours, notre oncle Kergorlay lui avait appris la conduite automobile, à laquelle notre chauffeur l'avait, en douce, déjà initié. Sachant, Dieu seul sait comment, que nous étions à Lézignan, ce garçon déjà très débrouillard nous y avait rejoints en train, auto-stop et à pied. Sale, affamé et fatigué, il eut droit à un bain, à un repas copieux et au lit le plus moelleux qui soit.

Dès le lendemain, avec le Jeannot⁶ - son âme-sœur - ils concoctaient les farces à faire à tante Marie. Et notre séjour à Lézignan, qui dura près de trois mois, fut une saison en enfer pour elle car les cinq garçons - Henri, Jean, André, Antoine et Jacques - n'étaient pas à court d'idées pour se distraire et nous amuser.

L'attraction principale et quotidienne avait lieu à 7 heures du soir et durait au moins vingt-cinq minutes. À tour de rôle, les garçons se métamorphosaient en speakers de Radio-Paris et de Radio-Montpellier. Ils se cachaient sous le juponnage de l'immense table ronde de la grande-salle voûtée, sur laquelle la carcasse d'un vieux poste-hors-d'usage faisait illusion. Les quatre fripons s'en donnaient à cœur-joie, récitant à tour de rôle les textes concoctés un peu avant. Tante Marie, au milieu de tous les adultes, écoutait sans broncher, Riquet sur ses genoux.

Leurs émissions étaient à pleurer-de-rire. Tour-à-tour-ils imitaient les traîtres de Vichy, déversant sur les ondes des propos pronazis, le maréchal Pétain exhortant les Français d'une voix chevrotante. Ou bien Henry, qui parlait couramment l'allemand, vociférait à la manière d'Hitler. Chaque émission se terminait par « des nouvelles très alarmantes concernant un flot de réfugiés qui se dirigeaient vers l'Hérault, puis se rapprochaient de Montpellier... de Pézenas, pour occuper bourgs, villages et toutes habitations susceptibles de constituer un toit... »

Et tante Marie d'épiloguer :

— Le château est plein, ici nous ne craignons rien.

— Oh-que-non, ma-bonne-tante, s'écriait l'un des garçons surgissant soudain auprès d'elle, les combles sont encore à moitié vides. Il y a encore beaucoup de place, vous n'y couperez pas !

Au lieu de la rassurer, oncle André, tante Mimé, Anne et moi renchérissons. La pauvre femme gobait tout-et-nous, les adultes, nous-nous-tenions-les-côtes. Tout le monde connaît la drôlerie et l'esprit de Jean qui, à 16 ans, était déjà désopilant. André et Antoine, mes frères, savaient être fort drôles eux-aussi et lorsqu'Henry imitait Hitler, c'était le bouquet.

Malgré l'horreur du moment, le martyre de la France et les inquiétudes qui nous taraudaient, nous avons connu, grâce à ces quatre sacrifiants, le bien-être des fous rires auxquels la malheureuse châtelaine ne comprenait rien.

La distraction était interrompue par l'arrivée cérémonieuse de Maurice, le valet-chauffeur de Madame de Vogüé, qui s'inclinait devant tante Marie à 19 h 30 tapantes en répétant invariablement : « Madame est servie ». Branle-bas vers la salle à manger où Tersyl, la femme-de-chambre stylée, attendait que la horde soit assise. Pendant le dîner, servi, les brillants pseudo-journalistes dévoraient, allant jusqu'à lécher la porcelaine de leurs assiettes et péroraient en faisant semblant d'analyser les nouvelles qu'ils venaient de diffuser.

On n'en pouvait plus de rire, jusqu'à la fin du dîner où tante Marie excédée, n'écoutait plus, allait promener son chien avant de regagner sa chapelle ou sa chambre. {...}